

4 juillet de l'an 327 post-Extinction

Lutessa tendit l'oreille. Un silence parfait régnait dans la maison. Elle s'empara de sa besace, se glissa dans le couloir, s'immobilisa pour écouter à nouveau. Toujours aucun bruit. Cette fois, c'était la bonne ! Elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds, traversa le séjour et gagna le vestibule sans avoir fait couiner la moindre latte du plancher. Presque, elle y était presque.

Depuis plusieurs semaines, elle s'était mis en tête de réussir à quitter la maison à l'aube sans alerter son père. C'était d'ailleurs devenu un jeu entre eux, auquel elle avait jusqu'à présent perdu. Mais pas aujourd'hui. Sourire aux lèvres, elle posa la main sur la poignée de la porte d'entrée, l'abassa. L'hymne de la victoire résonnait déjà à ses oreilles.

Réussi !

La voix grondante de son père la figea :

— Lutessa MacDougal, tu ne sortiras pas d'ici sans avoir avalé quelque chose !

Encore raté !

Lutessa leva les yeux au ciel avant de se retourner. Ses boucles châtain dansèrent autour de son visage. Il

se tenait à moins de deux mètres d'elle. Comme chaque fois, elle ne l'avait pas entendu approcher, malgré sa carrure qui lui donnait un air d'ours mal léché, intensifié par ses longs cheveux bruns et sa barbe fournie. Son regard pétillait d'amusement derrière ses lunettes. Il n'avait pas eu le temps d'enfiler un pantalon ; son tee-shirt et son caleçon avaient connu des jours meilleurs, mais il refusait de s'en séparer.

Elle se mordilla la lèvre pour trouver une échappatoire.

— Lorik m'attend, papa ! Je mangerai en chemin. J'ai des biscuits, mentit-elle.

— Montre-les-moi.

Aïe !

Elle ouvrit son sac, farfouilla dedans, prit un ton étonné :

— J'ai dû les laisser à la cuisine...

— Dans laquelle tu n'es pas entrée depuis hier soir ?

Elle garda le silence pour ne pas s'enfoncer davantage.

Il eut un geste irrité de la main.

— Va chercher ces fichus biscuits ! grogna-t-il. N'oublie pas ta gourde et rentre au moins une heure avant l'impulsion.

Elle obéit sans demander son reste. Après avoir enfilé ses rangers, elle dévala les quatre marches du perron. Son père la rappela :

— Tessa.

— Papa ?

— Ne me prends plus pour un imbécile.

À le voir appuyé contre l'encadrement de la porte, bras croisés sur son torse massif, sourcils froncés, bouche pincée, une vague de culpabilité et d'amour la souleva. Elle remonta l'escalier en deux bonds, se jeta à son cou. Il eut à peine le temps d'écarter les bras pour l'accueillir.

— Pardon, papa. Je t'aime, tu sais ! s'exclama-t-elle en

plantant un baiser au coin de sa mâchoire. Je te promets de rentrer à l'heure.

Elle repartit aussi vite qu'elle était venue, ses boucles caracolant dans son dos. Fenton MacDougal la regarda disparaître sur le chemin le cœur serré. Chaque fois qu'elle quittait la maison, il redoutait qu'elle ne revienne pas.

Lutessa traversa en trotinant la place du village. En son centre se dressait le cube étanche en polymère noir qui contenait le générateur d'impulsions électromagnétiques. La mairie et la salle des fêtes occupaient le côté nord, le magasin général, tenu par la famille Dugger, le sud. Les pimpantes habitations des villageois les plus fortunés se partageaient le reste de l'espace. Leurs toits couverts de panneaux solaires, seule source d'énergie individuelle, luisaient au soleil levant. Au bout de la rue, Fanny Preston, la vieille commère, émergeait de sa maison. Elle agita sa canne dans sa direction pour la saluer. Lutessa lui répondit aussitôt d'un signe de la main ; il valait mieux éviter de contrarier cette pie qui faisait et défaisait les réputations.

Un peu plus loin, une odeur de pain frais lui amena l'eau à la bouche. Le boulanger l'appela depuis le seuil de sa boutique. Il sourit quand elle s'approcha, le nez frémissant.

— Tu veux un croissant, Lutessa ? Tout chaud du four !

Ce n'était pas dans les habitudes du bonhomme de heler la clientèle ou d'offrir quoi que ce soit.

— Je n'ai pas d'argent avec moi, monsieur Gillick, le prévint-elle, suspicieuse.

— Ne t'inquiète pas, j'en ai un que je ne peux pas vendre.

Ce serait bien la première fois qu'il ratait une fournée. Méfiance, il voulait quelque chose. Cependant, pareille proposition ne se refusait pas : les talents du boulanger étaient connus jusqu'à Deux-Rivières, le chef-lieu de leur région. Elle attendit, curieuse de savoir ce qu'il avait derrière la tête. Il disparut dans sa boutique et revint avec une viennoiserie aussi dodue que dorée.

— Il est parfaitement vendable, protesta-t-elle.

Gillick en arracha un petit morceau qu'il fourra dans sa bouche avant de lui tendre le reste.

— Plus maintenant.

Décidément, il cherchait à l'amadouer. Avec un haussement d'épaules, elle accepta le croissant à l'odeur délicieuse. Son ami Lorik en baverait plus qu'un escargot.

— Merci, monsieur Gillick.

— De rien. Tiens, pendant que tu es là, dis à ton père que j'ai besoin d'une nouvelle pelle à enfourner, plus légère, avant la fin de la semaine prochaine.

Nous y voilà. Tout ça pour que sa commande soit traitée en priorité.

— Je le lui dirai, promit-elle. Alors, vous prenez Christopher en apprentissage ?

— Sauf s'il change d'avis et part à Renaissance.

Étant donné que Christopher Jenkins clamait depuis cinq ans que jamais il ne poserait le pied dans la capitale, c'était peu probable. D'autant plus qu'il passait son temps à inventer d'inédites recettes de pain, biscuits et gâteaux pour les fêtes scolaires. Gillick avait mis la main sur le meilleur apprenti possible et il ne le laisserait pas lui échapper.

— Vous savez bien qu'il restera. Il ne ratera pas sa chance de travailler avec vous.

— C'est gentil, Lutessa, se rengorgea Gillick.

Elle lui adressa un sourire lumineux. Toujours flatter le client, affirmait son père. Mission accomplie.

— Tu n'oublieras pas ma pelle ?

— Bien sûr que non ! Vous l'aurez très bientôt.

Elle le salua d'un geste et repartit en courant, son butin lové dans ses mains.

Lutessa emprunta le chemin qui menait vers le nord. Les maisons s'espacèrent, puis disparurent derrière elle. Bientôt, le grillage rouillé qui délimitait leur village se dessina. Sur le côté, un panneau aux bords oxydés annonçait, en lettres blanches sur fond rouge, FIN DE LA ZONE IEM, prévenant les distraits qu'ils entraient en terre non protégée par l'impulsion électromagnétique. Les barrières qui permettaient de bloquer la route s'étaient volatilisées depuis longtemps, sans doute embarquées par un ferrailleur. Lutessa ne se rappelait d'ailleurs pas les avoir un jour vues en place. Pour autant, le risque de contamination existait toujours, d'où la nécessité de se trouver dans l'enceinte au moment de l'impulsion. Juste avant de franchir le grillage, elle porta son pendentif en forme d'étoile à ses lèvres. C'était sa superstition personnelle : le bijou ayant appartenu à sa mère la protégerait à l'extérieur.

De l'autre côté, la forêt reprenait ses droits. Pins et chênes bordaient la route. Des oiseaux chantaient, des abeilles bourdonnaient. Elle huma avec délice les parfums de sous-bois qui représentaient la liberté. Un énorme moustique se posa sur son avant-bras et s'envola avant qu'elle ait eu le temps de l'écraser. Les insectes en tous genres l'adoraient. Surtout les suceurs de sang.

Elle aurait dû enfiler un gilet. Après avoir dépassé un amas de rochers, elle s'assura qu'elle était seule, puis suivit un sentier presque invisible qui s'enfonçait dans la végétation. Elle connaissait chaque arbre, chaque buisson, chaque caillou de cette zone.

Une trentaine de minutes et trois piqûres plus tard, elle arriva au pied d'une falaise. La grotte qui leur servait de repaire, à Lorik et elle, y ouvrait sa gueule étroite. Lutessa se faufila entre les parois rapprochées. Les sifflements étouffés de Lorik lui parvinrent bientôt. Elle avança plus silencieusement qu'une ombre jusqu'à l'entrée de la caverne principale, aménagée au fil des mois à l'aide de bric-à-brac apporté en toute discrétion.

Son ami était assis derrière son établi, tête penchée sur son travail, une loupe d'horloger devant l'œil droit. Ses mèches blondes lui chatouillaient le front. Des lampes à pétrole et un ingénieux dispositif de miroirs reflétant la lumière extérieure l'éclairaient. Il sifflait aussi bien qu'un oiseau, et ses trilles joyeux ricochaient contre la pierre. Elle attendit qu'il pose ses outils avant de lancer :

— Le chant de la mésange ?

Il sursauta et pivota sur son tabouret.

— Encore raté : pinson. Tu n'as aucune oreille, ma grande.

— Sois gentil si tu veux goûter ça ! le menaçait-elle en agitant le croissant.

Lorik sauta sur ses pieds.

— C'est Gillick qui l'a fait ?

— Qui d'autre, patate ?

— Tu partages ?

— Tu me fais la bise ?

Lorik s'avança pour lui plaquer un baiser sur la joue avant de s'emparer de la viennoiserie. Il y planta les

dents, arracha un gros morceau, le mâcha longuement et l'avalait avec un soupir d'extase. Lutessa le regarda faire, amusée. Au moment où il ouvrait à nouveau la bouche, elle l'arrêta :

— Doucement ! J'ai dit « goûter ».

— Je mérite plus, affirma-t-il d'un ton satisfait.

— Tu as...

— ... réussi. Elle fonctionne.

Sans plus se soucier du croissant, Lutessa se précipita vers l'établi. La boîte à musique de sa mère y révélait ses entrailles complexes. Il s'agissait d'un modèle électronique, garanti blindé par un vendeur malhonnête, dont aucun composant n'avait survécu aux impulsions électromagnétiques. Aujourd'hui, elle paraissait comme neuve. Sauf que... Une violente migraine poignarda la tempe de Lutessa. Elle gémit alors que son champ de vision s'étrécissait. Au fond du boîtier, un circuit imprimé était mal soudé. Avec une raideur d'automate, elle s'installa sur le tabouret et s'empara du minuscule fer. La voix de Lorik lui parvenait de très loin :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Saisie par un besoin irrépressible, elle ne pouvait ni répondre ni s'arrêter. À l'aide d'une pince, elle replaça délicatement l'élément, le fixa.

Là... Il faut blinder, sinon l'IEM le grillera.

Elle ajouta des filaments de métal, compléta les jonctions, vérifia les branchements, reconnecta l'écran holographique que Lorik avait renoncé à réparer. Son crâne pulsait au rythme de ses gestes. Ses yeux analysaient les transistors, les diodes, les résistances, les condensateurs. Ses mains soudaient, vissaient, modifiaient sans jamais trembler. Malgré la transpiration qui collait ses boucles

à ses tempes et coulait dans son dos, son calme imper-
turbable lui assurait une précision diabolique.

Elle percevait la présence de Lorik à ses côtés, l'enten-
dait répéter « Tessa ? Tessa ! Réponds-moi ! », mais elle
n'y arrivait pas. Il n'osait la toucher, de crainte qu'elle
ne dérape et cause des dégâts irrémédiables à la boîte qui
comptait tant pour elle.

La migraine se déplaçait avec le regard de Lutessa :
front, nuque, haut du crâne. Elle ne la sentait presque
plus, comme si cette plongée dans les circuits anesthé-
siais ses nerfs.

*Voilà... Parfait. Comme neuve. Elle résistera à l'impul-
sion. Elle résistera à tout.*

Lutessa posa ses outils, se redressa. Le monde tour-
noya, s'obscurcit, et elle bascula du tabouret. Lorik la
cueillit dans ses bras, l'allongea sur le sol. Elle se laissa
faire telle une enfant ou une poupée. Des points noirs
voletaient devant ses yeux. Une envie de vomir tordit
son ventre. Elle gémit en se recroquevillant.

— Tessa ?

— Sucre...

Elle n'avait pas mangé. Elle aurait dû manger !

Lorik s'éloigna, revint, força un cube entre ses lèvres.
Incapable d'actionner ses mâchoires, elle le laissa fondre
sur sa langue. Chaque déglutition lui demandait un effort.
Son ami lui souleva la tête pour glisser un coussin dessous.

— Ça va ? chuchota-t-il.

Elle perçut l'inquiétude dans sa voix. Pourtant, il était
habitué à ses migraines et à leurs conséquences. De
crainte de raviver la douleur, elle acquiesça d'un cligne-
ment de paupières. Son médicament la soulagerait... Elle
devait rentrer. Elle se contraignit à respirer lentement et

profondément, à détendre ses muscles crispés, à supporter les coups de poignard qui perçaient son cerveau.

Accepte la souffrance sans la combattre. Tu devras vivre avec, mon trésor.

Les mots de sa mère. Sa paume légère sur son front. Son appréhension, qu'elle tentait de dissimuler sous un masque de confiance à chaque crise.

Touche après touche, l'univers s'éclaircit. Lorik, assis en tailleur à côté d'elle, la couvait de son regard vert.

— Ça va ? répéta-t-il.

Lutessa força un sourire sur ses lèvres.

— Prête à courir le marathon.

Sa voix résonna étrangement à ses oreilles. Rauque, lointaine.

— Avale ça, ordonna son ami en lui glissant un biscuit dans la main.

Elle le considéra un instant avant d'en grignoter un bout. La première bouchée déclencha son appétit. Elle s'assit et en engloutit cinq, presque sans mâcher, puis grommela :

— Tu as fouillé mon sac ?

— Je savais que ton père ne t'aurait pas laissée partir sans ravitaillement. Que s'est-il passé ?

— Rien... J'ai repéré une soudure qui allait lâcher.

Il la fixa droit dans les yeux.

— Tu as travaillé pendant quatre heures non-stop sur cette boîte à musique. Et tu parlais.

Impossible, elle n'avait pas pu perdre ainsi la notion du temps. À voir l'air préoccupé de Lorik, il ne plaisantait pas. Un frisson glacé descendit le long de la colonne vertébrale de Lutessa.

— Qu'est-ce que je disais ? demanda-t-elle dans un chuchotement.

Il se passa des doigts nerveux dans les cheveux.

— Tu causais électronique : tension, polarité, charge, intensité... et tu récitais des formules.

— Hein ?

— Tessa...

— Oui ?

— Je ne les connais pas, ces formules.

Elle fronça les sourcils. Lorik était beaucoup plus calé qu'elle en sciences. Il continua :

— J'ai vu ce que tu as fait : tu as tout réparé, tout blindé. Je n'aurais jamais pu y arriver. Et tu as travaillé sans loupe.

Lutessa sauta sur ses pieds. La douleur la foudroya. Avec un gémissement, elle retomba sur le tabouret et referma les mains sur son crâne. Elle n'était pas en état de discuter. Pas avant d'avoir pris son médicament.

— On en parlera plus tard. Il faut que je rentre à la maison. Tu peux me donner un comprimé de paracétamol ?

— Ça suffira ?

— Non, mais je pourrai au moins marcher.

— Tu devrais aller voir le médecin. Ce n'est pas normal. Elle releva le menton, planta son regard dans le sien.

— Papa saura quoi faire.

Il avait toujours su.

Lorik secoua la tête d'un air peu convaincu.

— Tu devrais quand même consulter.

— Je le ferai si ça recommence, d'accord ?

Il hésita, puis acquiesça.

— N'en parle à personne, s'il te plaît, insista-t-elle. Je n'aimerais pas qu'on me refuse l'accès au concours d'admission de l'Institut.

— Promis. Parce qu'on ira ensemble à Renaissance.